



AU SECOURS ! LES BOBOS REVIENNENT !

Laurent Joffrin n'aime pas que l'on critique les bobos. Il l'a dit dans un article du 23 décembre dernier. Il a ses raisons. D'abord, parce que c'est un terme « journalistique », dit avec hauteur le directeur de *Libération*. Ensuite, parce que critiquer les bobos mène au pire. Dans mon cas, ainsi que dans celui de Christophe Guilluy et de Jean-Pierre Le Goff. Je suis enchanté du rapprochement, car ce sont des hommes de qualité. Mais je me demande à la fin où mènent ces charrettes de réprobus conduites par des Fouquier-Tinville de plateau télé, sinon au ramollissement de la pensée et à un ordre moral que l'on n'attendait pas de ce côté-là.

Donc, cette critique des bobos ouvrirait la voie au triomphe du capitalisme le plus traditionnel, le plus dur, dont nous serions les « idiots utiles ou les intelligents très conscients » ; en un mot « nous faisons le jeu » – encore un tic détestable de la pensée automatique – d'un populisme qui s'est traduit aux États-Unis par l'élection de Donald Trump. Pas moins. D'ailleurs, c'est *Marianne*, c'est tout notre journal qui est pris dans la rafle.

Jusqu'à présent, Laurent Joffrin a toujours été mon ami, au-delà des va-et-vient entre le *Nouvel Obs* et *Libé*. Mais un ami qui ne vous laisse le choix qu'entre l'imbécillité et le double jeu vous dispense d'avoir des ennemis. Comme je me flatte de penser qu'il ne me croit pas tout de même atteint de débilité profonde, je suis donc à ses yeux un agent conscient de « l'extrême droite ». Les staliniens du passé, mon cher Laurent, étaient plus polis que ça. Le plus souvent, ils nous laissaient le bénéfice de l'innocence et se contentaient de faire de tout critique un allié « objectif » (sic) du grand capital. Reviens, Georges Marchais !

Je me demande sincèrement où vous allez, Laurent Joffrin. Je vous ai connu, du temps de Reagan, beaucoup plus indulgent à l'égard du grand capital. Quant à mon prétendu « populisme », vous ne l'avez pas toujours jugé aussi sévèrement, du temps déjà lointain que j'écrivais *la Faute aux élites* (1997) et plus récemment *la Gauche et le peuple* (2014) avec Jean-Claude Michéa, dont vous avez rendu compte élogieusement. Merci encore.

Car, enfin, le grand capital, Laurent Joffrin, vous le fréquentez beaucoup plus que moi. Professionnellement,

cela va sans dire, car il faut bien que *Libé* survive. Pour moi, chaque fois qu'il m'est arrivé de croiser un de ses représentants, j'ai été pris d'une sorte de paralysie de la pensée et de la parole, à un point qui ferait de moi un idiot inutile. Je n'arrive pas à parler à ces personnes-là parce que je ne trouve rien à leur dire. Rideau.

Parlons sérieusement. La quintessence de son venin, mon contradicteur l'a gardée pour la fin, lorsqu'il affirme que « ce que l'on attaque en fait chez les bobos, ce n'est pas leur opulence supposée ou leur pouvoir tout relatif, mais leurs idées progressistes ». Nous y voilà ! A un mot près, le mot « progressiste », qui chez Joffrin comme chez Macron, est en train de se substituer au mot « gauche », je suis enfin d'accord. Oui, ce que je reproche, sans modération, à l'idéologie bobo et à ceux qui la véhiculent, c'est d'avoir rompu l'ancienne alliance, sans laquelle nous ne sommes rien, de la gauche et du peuple. Je vois d'ici sourire Jean-Claude Michéa qui me susurre : « Je vous avais bien dit que vous vous faisiez des illusions ! » Non, le peuple n'admettra jamais le communautarisme parce qu'il sait bien que, substitué à la République une et indivisible, il mène à la guerre civile. Le peuple ne veut pas de la libanisation de la France. Il ne veut pas non plus de la « laïcité ouverte », trop souvent ouverte à l'islamisme, surtout quand elle émane de bouffeurs de curés. Il ne veut pas du « sans-frontiérisme », qui est le reniement de la nation, celle de Valmy et du Conseil national de la Résistance. Il ne veut pas non plus d'une école qui a cessé de faire de la littérature française un patrimoine sacré, constitutif de son identité, et de la langue française notre bien commun, notre trésor à tous, la base du contrat national, celui d'une France ouverte à tous ses enfants, de toute histoire, de toute couleur, de toute origine. Oui, mon cher Joffrin, on dirait que vous avez tout oublié de ce que l'on enseignait jadis au Ceres de Jean-Pierre Chevènement, et que nous avons appris chez Michelet et chez Péguy, chez Victor Hugo et chez Jaurès : que la France est le nom que nous voulons continuer de donner à notre universalisme. Est-ce que par hasard la régression structurelle de la gauche, qui ne pèse plus désormais que le tiers de l'électorat français, n'aurait pas quelque chose à voir avec l'abandon par la gauche bobo-gauche de ses valeurs fondamentales ? Je crois que si, et dans son mépris du peuple je trouve cette gauche morale très immorale.

Tenez, je me suis demandé, en lisant votre article, les raisons d'une animosité aussi soudaine que violente. La seule raison qui m'est venue à l'esprit, c'est que j'ai qualifié la une récente de *Libé* « Au secours, Jésus revient ! » de stupide. C'est le mot le moins désobligeant que j'avais trouvé. Située entre l'égorgeement d'un vieux prêtre en train de dire sa messe dans une église déserte et le massacre à Berlin dans un marché de Noël, autre symbole chrétien, cette une n'était pas très « progressiste », mon cher Joffrin, elle était pour le moins malencontreuse.

Et voici ma conclusion qui dépasse largement ma querelle avec Joffrin.

Pour moi qui n'ai jamais cessé d'adhérer au même système de valeurs de gauche, je ne céderai pas sur ces valeurs, et ne me laisserai jamais intimider par une intelligentsia bobo ou gauchiste – c'est la même chose – exténuée par ses reniements et menacée par le tarissement de sa pensée. ■